



# VIENS, SERS ET VA !

par le RP **Dominique-Marie Dauzet** O.Praem.  
abbaye de Mondaye  
Membre de l'équipe du SNPLS, Paris



Dans le monastère de chanoines réguliers où je vis, en Normandie, nous sommes assistés, pour la liturgie dominicale et les jours de grande solennité, par une troupe magnifique de jeunes servants d'autel. Je ne les connais pas tous par leur nom, parce que je ne suis pas chargé de leur recrutement ni de leur formation, il y a un de nos jeunes frères qui s'occupe d'eux, et le frère cérémoniaire ou nos jeunes diacres également, mais je les vois évoluer dans le sanctuaire, marcher dans les processions, tenir la crosse et la mitre du père abbé, sonner les cloches, accompagner l'évangéliste avec leurs flambeaux. D'année en année, leur troupe se renouvelle, comme une rivière de fraîcheur et de jeunesse permanentes, pour notre liturgie.

Il y en a des tout petits, hauts comme trois pommes, qui promènent leur frimousse et leur nez en trompette autour de l'autel, et puis il y en a de plus grands, aux portes de l'adolescence, plus expérimentés, qui promènent plutôt, quant à eux, leur efficacité et leur sérieux aux quatre coins du sanctuaire. C'est beau et c'est mystérieux, la gravité d'un jeune adolescent, quand il est dans le sanctuaire. Bon, c'est à eux tous que je dédie ce petit entretien de ce matin.

« Viens, sers et va ». Qui prononce ces paroles ? L'adulte, un adulte, qui ose s'adresser à l'enfant, qui ose lui dire : « Viens, sers, va ». Sous la forme grammaticale de l'impératif présent, l'adulte ose ces verbes admirables de notre langue : venir, servir, aller. Et l'enfant, que dit l'enfant. On ne sait pas. Ce n'est pas inscrit dans ce « slogan », dans cet énoncé verbal. Il n'y a que l'invitation, la demande, il n'y a pas la réponse. Que dit l'enfant ? On ne sait pas. Peut-être qu'il ne dit rien – et en cela, peut-être est-il justement l'enfant : in-fans, celui qui ne parle pas. « Viens, sers et va » : il faut faire attention, l'enfant ne dit pas toujours « oui », et ne sait pas non plus parfois dire « non ». Il faut adresser ces impératifs avec délicatesse, en préservant la liberté de l'enfant, car l'enfant vient, il sert, il va. Mais que dit-il, que pense-t-il ? On ne sait pas toujours.

Je travaille sans filets parce que je ne sais pas à quoi ont pensé exactement ceux qui ont inventé cette séquence de trois verbes impératifs pour votre pèlerinage 2022, mais je me lance très simplement dans une petite méditation successive, et plutôt personnelle, de ces trois verbes.

## **Viens**

Pourquoi invitons-nous un enfant à « venir » (sous-entendu, bien sûr, à venir servir l'autel, faire partie dans une paroisse du groupe des servants d'autel) ? En disant « pourquoi invitons-nous », je cherche le mobile profond. Bien sûr, nous connaissons tous les autres mobiles habituels, ordinaires. « *Dans la liturgie, disons-nous, ça habille un peu, d'avoir des servants* », ou « *Les enfants, ça les occupe, de servir, il faut qu'ils fassent quelque chose* », ou encore « *ça leur fait du bien, aux enfants, ça complète le catéchisme, ils apprennent un tas de choses* », ou encore, « *C'est bon parce que ça leur donne le sens du service, le sens d'être en groupe et les plus grands aident les plus petits* » (une espèce de

scoutisme en intérieur quoi !) ou alors encore, mais mezza voce, « ça peut déclencher des vocations ». Ce sont les mobiles habituels, ordinaires, sympathiques, pas faux d'ailleurs, mais pas non plus vrais. Si j'ose dire « viens » à un enfant, et surtout « viens servir l'autel », mon invitation ne peut être qu'une invitation d'abord absolument gratuite et sans arrière-pensée. S'il s'y mêle le moindre désir d'instrumentaliser l'enfant, ou toute autre raison calculée, même habillée de la meilleure intention pédagogique, on n'est déjà plus dans l'évangile, on est dans l'arrière-boutique de l'institution. Inviter l'enfant à servir l'autel, c'est juste l'inviter à servir l'autel, à s'approcher du mystère, à se laisser attirer par lui, et ce qui se passera dans la rencontre entre l'enfant et la divine liturgie nous dépasse. Et ne nous regarde pas.

Je parle de gratuité parce que je parle d'évangile. Ça n'est pas anodin, en régime chrétien, de dire à quelqu'un « viens » ! Ce « viens » sera toujours en écho d'un autre « viens » que le Seigneur lui-même nous adresse.

*« Bon maître, que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle ? » Jésus dit : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Personne n'est bon, si ce n'est Dieu seul. Tu connais les commandements : tu ne tueras point, tu ne commettras pas d'adultère, tu ne voleras point, tu ne porteras pas de faux témoignage, tu ne feras de tort à personne, honore ton père et ta mère. » Celui-ci lui dit : « Maître, j'ai observé tout cela depuis ma jeunesse ». Jésus fixa sur lui son regard, et l'aima, et il lui dit : « Une seule chose te manque. Va, vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel, et viens, suis-moi »<sup>1</sup>.*

Viens, suis-moi. Oh, il faut se méfier des traductions, même les mieux acceptées, car l'évangéliste Marc n'a jamais écrit « viens, suis-moi », il écrit seulement : « δεῦρο, ἀκολούθει μοι » « ici, et suis-moi » !

Évidemment, le verbe est sous-entendu (viens ici) mais la formule en grec est encore plus directe, sans le verbe, « ici, ici suis-moi », un coup de tonnerre dans le ciel ! Et le petit a peur, c'est un bon petit, il a toujours tout bien fait dans sa vie, il coche à toutes les cases de la bonne moralité, mais là, il ne s'agit plus d'être gentil et bien-pensant, il s'agit de venir, ici, tout de suite, en laissant tout le reste.

Alors, nous autres, en lui disant « viens », nous lançons à l'enfant l'écho de ce « viens » premier, primordial, de Jésus dans l'Évangile, qui se prend à aimer ce jeune homme riche, de bonne famille et de belles qualités, à qui il manque seulement « une seule chose », tout quitter et venir à la suite de Jésus.

L'invitation n'est donc pas légère, ce n'est pas « viens voir chez les servants d'autel si ça te plaît, viens voir, c'est sympa, viens voir, tu apprendras des tas de trucs super. Non, ne viens pas pour t'amuser, ne viens pas pour apprendre. Viens pour suivre Jésus, qui a fixé son regard sur toi, et qui s'est mis à t'aimer. Et maintenant, il te dit « Viens ».

Nous invitons donc l'enfant de la part de quelqu'un qui est plus grand que nous, qui connaîtra toujours l'enfant mieux que nous-mêmes. Il faut laisser, il faut rendre ce « viens » à Jésus, avant de le prononcer devant un enfant.

Je vais plus loin encore. Nous invitons l'enfant à sortir de lui-même, à quitter sa zone de confort comme on dit, parce que c'est cela, fondamentalement, « vendre tous ses biens pour acquérir un trésor dans le ciel ». Et il est essentiel de situer l'invitation à ce niveau profond, spirituel, parce qu'à cet enfant que nous invitons à servir le dimanche, il faut aussi quitter tous ses biens, pour suivre Jésus. Oh, c'est à la dimension de l'enfant, il faut

---

<sup>1</sup> Marc, 10, 19-21

renoncer à se lever tard et à traîner dans la maison, ou renoncer au foot avec les copains, ou renoncer à faire du vélo avec son père, pour aller à l'église. Mais c'est important pour l'enfant de devoir quitter des choses qui lui sont chères, qui lui plaisent. Car c'est aussi à travers ces renoncements, parfois coûteux, qu'il comprendra la beauté de son service.

En tous cas l'invitation, « viens », n'aura de sens véritable que si c'est bien celle de Jésus lui-même. « Viens ici, petit, et suis-moi, parce que je t'aime ».

## ***Sers***

Je garde de mon année de diaconat le souvenir merveilleux d'avoir été chaque jour, au service de la Parole de Dieu dans la communauté, et à l'autel, au service quotidien du prêtre qui présidait l'eucharistie. Un peu en arrière du prêtre, à sa gauche, côté missel, à tourner les pages, pour lui permettre de garder les deux mains levées vers le ciel, ou à sa droite, pour le service de la coupe.

Il y a du bonheur à être au second plan, à être auxiliaire, serviteur, à marcher un pas en retrait du personnage principal, à le servir, à veiller sur lui discrètement, attentif à ses besoins, à ses ordres. Il y a du bonheur à servir, plus qu'à commander, mais peu de gens le savent, ils croient qu'être chef, être au centre, être au sommet, c'est plus intéressant. Ils ont tort, et surtout, ils n'aiment pas l'évangile. Car l'évangile de Jésus-Christ n'appelle pas au pouvoir, mais au service.

Pouvons-nous faire mieux que de relire l'évangile de Luc.

*Les rois des nations dominant sur elles, et ceux qui exercent le pouvoir sur elles se font appeler Bienfaiteurs. Mais pour vous, il n'en va pas ainsi. Au contraire, que le plus grand parmi vous se comporte comme le plus jeune, et celui qui gouverne comme celui qui sert. Quel est en effet le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert !*

On peut se demander si nous avons commencé, seulement commencé, depuis 2000 ans, à prendre au sérieux ce que dit Jésus. Qui croit parmi nous que celui qui sert à table est plus grand que celui qui y est servi ? Et cependant, la parole de Jésus ne nous laissera jamais en repos. Proposer à l'enfant de servir, d'être un serviteur d'autel, (comme il y a des serviteurs de table, des serveurs de table) c'est lui proposer la position basse, la position même de Jésus : « je suis au milieu de vous comme celui qui sert ». Comme nous sommes des pédagogues avertis, nous disons à l'enfant : « C'est très important ce que tu fais à l'autel, c'est un service essentiel, nous comptons beaucoup sur toi etc. etc. » Bien sûr... mais il ne faudrait jamais hésiter à méditer avec l'enfant son nom même de « serviteur ». Lui donner le goût de prendre avec Jésus, la tenue de service. Son aube, aux couleurs baptismales, est une tenue de service. L'autel n'a pas besoin de petits princes qui gigotent autour de lui, il a besoin de petits serviteurs, qui font des tâches très humbles, très simples, qui tournent les pages, qui apportent un linge ou une coupe, qui portent un flambeau, qui sonnent une clochette. Des gestes de rien, des petits gestes de domestiques. Mais des gestes qui contiennent l'amour, des gestes sans lesquels Dieu n'est pas honoré, pas servi, pas aimé.

C'est proprement la révolution évangélique, le renversement chrétien : prendre la place de celui qui sert, laver les pieds de ceux qui croient que vous êtes le maître. Et dans l'Eglise comme ailleurs, nous avons fort à faire, avec tous ceux qui se prennent pour quelqu'un. Si le serviteur se prenait pour un serviteur, il aurait fait déjà un grand parcours. Ne viens pas si tu veux commander. Viens si tu veux servir.

Il y a encore une autre chose que je voudrais dire, au sujet du service. Il y a au cours des cérémonies, bien des choses à faire, mais parfois, il arrive que les servants d'autel ne fassent pas grand-chose, autour de l'autel. L'action liturgique ne requiert pas un mouvement permanent, et des manœuvres continues. S'ils sont très nombreux, un dimanche ordinaire, il se peut même que plusieurs n'aient pas de fonction définie. Ils sont juste là, assis à leur banc, en rang d'oignon, tout vêtus de blanc. Il arrive que les adultes s'inquiètent un peu : *Il faut leur faire faire quelque chose*. C'est une préoccupation d'adulte. Nous avons tous entendu nos grand-mères nous dire : « Ne reste donc pas assis à ne rien faire, occupe-toi ». L'adulte pousse à l'action. Je pense à ce maître des novices du XVIIe siècle qui disait de ses jeunes : « Ut semper occupantur ». Qu'ils soient toujours occupés ! Le vieux proverbe : « L'oisiveté est mère du vice » traîne toujours un peu dans la tête de l'adulte. C'est une névrose d'éducateurs.

Or comme les adultes ne sont pas poètes, au contraire des enfants, ils ne comprennent pas que le servant d'autel a besoin aussi de temps pour ne rien faire, pour rêver un peu, pour s'ennuyer un peu, aussi. Il faut du temps, juste pour la présence. Maurice Zundel disait : *Je ne crois pas à l'action, je crois à la présence*. C'est fondamental. Dans une société du « faire » de l'efficacité et du rendement, il se pourrait que la présence gratuite, heureuse, dans la maison du Seigneur comme chez lui, soit une expérience décisive pour un enfant. Être là, dans le temple, assis comme le jeune Jésus au milieu des docteurs, ça suffit.

Il y a une condition cependant, et je me suis demandé comment faire comprendre cela.

Il y a quelques jours, vendredi 21 janvier dernier exactement, est mort au Vietnam, à l'âge de 95 ans, Thich Nhat Hanh, un moine bouddhiste merveilleux, apôtre du bouddhisme engagé, apôtre de la paix, qui a payé de plus de quarante ans d'exil son pacifisme. Les livres de Thich Nhat Hanh ont été traduits dans le monde entier, et ils ont acclimaté en Occident notamment l'idée de la « pleine conscience » (mindfulness). J'aime ses livres et sa pensée extrêmement sympathique. Il écrit ceci : « *On peut toujours vous pousser à l'action, mais si la qualité de votre être est médiocre (s'il n'y a pas assez de paix, de compréhension, de compassion en vous) alors vos actions seront médiocres également. Vos actions devraient se fonder sur une qualité élevée de votre être. Être, ce n'est pas agir (...). Être dans l'ici et le maintenant, solide et pleinement vivant, est une contribution très positive à notre société* »<sup>2</sup>.

Vous comprenez pourquoi je lis ce texte : je pense que le petit servant d'autel, avec son cœur d'enfant (qui nous précède dans le Royaume), s'il est simplement là, présent tout près de l'autel du Seigneur, présent de toute son âme, de toute intelligence, de tout son corps, présent parce qu'il écoute, parce qu'il regarde, parce qu'il comprend, aussi, alors il est déjà, en soi-même, « servant d'autel ». Et ce qu'il nous faut, avec les petits, avec les enfants, c'est les aider à faire grandir non pas seulement la qualité de leur service, de leur efficacité, mais la conscience de leur présence, la qualité de leur présence. Même quand il ne fait rien, techniquement parlant, le servant d'autel doit être présent, avec cette « qualité élevée de l'être » dont parle Thich Nhat Hanh. L'autel ne doit pas être entouré de petites mécaniques en aube blanche qui courent partout, il doit être entouré de priants, de jeunes présents et priants. Même assis, même balançant sous le banc des petites jambes trop courtes pour toucher terre, le servant est utile, à cause de la qualité d'être, de la pureté de l'âme. Si vous n'êtes pas convaincus de cela, c'est qu'il ne s'agit pas de la divine liturgie.

---

<sup>2</sup> Thich Nhat Hanh, *S'asseoir en pleine conscience*, Paris, Belfond/Pocket, 2018, p. 22-23.

Et le secret de l'accroissement de l'âme, de la présence pure, chez l'enfant, c'est l'attitude priante et recueillie de l'officiant ou des officiants.

J'ai assisté l'été dernier, dans une paroisse de la région de Vichy, à une scène étonnante, que dans une paroisse je voyais pour la première fois de ma vie. J'étais entré à la sacristie pour demander à concélébrer, la sacristie bourdonnait de servants d'autel qui s'habillaient, préparaient les flambeaux, et se disputaient les fonctions en riant etc. et quelques minutes avant le début de la messe, peut-être cinq minutes entières, le curé qui allait présider, a dit : « Préparons notre cœur ». Il a joint les mains et fermé les yeux et il est entré dans la prière. Les grands et les petits servants se sont rangés, en silence, en ordre de procession. Je regardais avec émotion cette scène, parce que tous les enfants ont aussi fermé les yeux. Et ils sont entrés calmement dans l'église et dans la célébration. Et je peux dire que pendant toute la messe, ces jeunes servants ont été à l'école priante, recueillie de leur pasteur.

Sur le moment, je n'avais pas fait le rapprochement, mais cette semaine, en écrivant cette petite méditation pour vous, j'ai repensé tout à coup à une page de Maurice Zundel que je citais il y a un instant, ce prêtre suisse, merveilleux mystique, ami de Paul VI, qui a raconté, dans un beau livre intitulé *Un autre regard sur l'homme, ses souvenirs d'étudiant en théologie, en 1914-1915, dans la grande abbaye bénédictine d'Einsiedeln*. Il écrit : *L'abbé du couvent était un saint et l'on gardait dans l'abbaye le plus grand silence et le plus parfait recueillement. La liturgie y était célébrée avec perfection. Je n'ai jamais assisté, depuis, à une messe pontificale où tous les ministres gardaient les yeux fermés. La vie liturgique y était une chose vécue, dont on ne parlait d'ailleurs pas, mais on en vivait, avec une intensité prodigieuse. Cent cinquante moines vivaient dans le silence sans que je m'en aperçoive : ce fut un apport fondamental. Ce cérémonial, découvert à travers l'Évangile, c'était la réconciliation de l'Évangile avec le visible. Il était incarné sur la terre dans la Parole, les couleurs et les sons, tout cela autour de la Table du Seigneur.*

Je pense que dans une paroisse de France en 2021 on n'est pas à l'abbaye d'Einsiedeln en 1914, nous sommes en tous d'accord, mais je crois que l'enfant regarde, comprend et imite. Il regarde, il comprend très bien et il imite très bien aussi. En imitant l'autre, il devient lui-même. Par osmose, par capillarité, l'enfant doit comprendre et aimer la prière, comprendre et aimer la liturgie. Si le prêtre prie, célèbre avec calme, dignité, intériorité, l'enfant devient calme, digne, intérieur. Tel pasteur, tel servant d'autel.

Si nos liturgies sont mal préparées, bruyantes, bavardes, improvisées, les servants d'autels seront à l'image de cette liturgie. Et d'ailleurs, ils finiront par s'enfuir, et ils auront raison. L'enfant imite tout, la beauté ou l'intériorité, comme la laideur et l'extériorité.

## **Va**

Va, d'accord, mais où ça ? Où l'enfant doit-il aller ? Où voulez-vous qu'il aille ? On peut interpréter ce « Va » comme un « va vers le monde », hors de la sphère-église, après avoir été dedans, tu sors dehors. Il y a même un côté années 70 du XXe siècle, où on aurait même dit : « Ne reste pas dans l'air confiné des sacristies, ne deviens pas un rat de sacristie, sois un jeune normal qui aime le foot et jouer à la play-station ». De toute façon, cet envoi fait vraiment partie de la liturgie chrétienne, il est confié au diacre à la fin de l'eucharistie. Et du reste, l'ancien *Ite missa est*, sous-entendu *missa est contio*, « allez, l'assemblée est renvoyée », a même donné son nom à la « messe », c'est dire si l'envoi a du sens.

Dans la liturgie du nouveau missel, on a inscrit trois formules possibles, la formule connue « allez dans la paix du Christ », qui pourrait s'appliquer à notre servant d'autel d'une manière simple et très belle : « tu as participé de tout ton cœur aux saints mystères, tu vas maintenant dans la paix du Seigneur ». Mais les deux autres formules peuvent nous

aider aussi à expliciter le sens de ce « Va ». En effet le diacre peut dire : « Allez porter l'Évangile du Seigneur » ! Et là aussi, notre jeune servant est concerné par cette invitation, et surtout s'il a porté ou manié l'évangélaire dans ses propres mains au cours de la célébration : il faut qu'il fasse sortir ce livre de l'Église (non, il ne faut pas qu'il emporte le livre sur son vélo) mais il doit le porter dehors, il est devenu « évangile » (bonne nouvelle) lui-même, pour les autres.

La troisième formule est encore plus explicite : « Allez en paix et glorifiez le Seigneur par votre vie ». Je voudrais m'y attarder un instant pour conclure cette petite méditation. Je crois qu'il y a, dans ce « Allez en paix et glorifiez le Seigneur par votre vie » un enjeu extraordinaire pour notre transmission aux enfants du message chrétien. Si on s'en tient au sens : « la messe est finie, ne reste pas là, car la vie n'est pas que là, et témoigne de ce que tu as vécu au cours de cette eucharistie », on reste peut-être en deçà de ce qu'est la religion chrétienne. La vie quotidienne n'est pas seulement « le lieu où témoigner de ce que nous vivons dans nos églises ». La vie quotidienne est aussi le sanctuaire. Notre vie, dans son aspect de la vie sociale, familiale, du travail, est aussi une vie liturgique, ritualisée dans nos rapports et nos comportements, il faut soigner nos rituels de vie, il leur faut de la beauté, de la dignité, de la lumière, de la paix, du bon ordre : la liturgie de la vie apprend de la liturgie de l'église, et l'inverse est vrai aussi : celui qui mène une vie désordonnée, désorientée, irrespectueuse du prochain, impure, mensongère, comment peut-il entrer dans la divine liturgie qui se célèbre à l'autel ?

La religion chrétienne, a dit justement Marcel Gauchet, est la religion de la sortie de la religion : le christianisme nous a délivré définitivement de cette partition, de cette coupure (traditionnelle dans toutes les religions anciennes) entre le sacré et le profane, entre le temple et les parvis extérieurs. Les chrétiens ne croient pas qu'ils ne puissent toucher Dieu ou rencontrer le Christ seulement dans leurs églises, Jésus nous a appris : « ce que tu fais au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que tu le fais ». C'est une religion de la rencontre permanente de Dieu dans l'autre.

Ça peut paraître paradoxal de parler de cela à une réunion de liturgistes qui sont attentifs (avec raison) à la beauté du culte divin, mais le secret du christianisme, c'est tout de même qu'il n'y a plus de temple. Je vous renvoie au discours fondateur d'Étienne dans les Actes (7, 48) : *Le très Haut n'habite pas dans ce qui est fait de main d'homme*. Et saint Paul ne dira pas autre chose aux Athéniens. Parce que le vrai sanctuaire, pour le chrétien, c'est le Christ lui-même : *Détruisez ce temps, et en trois jours, je le relèverai. Il parlait du temple de son corps*. Mais du coup, le temple c'est aussi le frère, le prochain. *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ?* (1 Co 3, 16).

Alors, dire au servant : « Va », ça n'est pas lui dire, « va t'amuser maintenant, tu es quitte avec le bon Dieu, c'est fini de la piété pour une semaine », c'est lui dire : « va à la rencontre de Dieu maintenant, va le chercher là où tu vis, va l'adorer et lui rendre un culte dans tes parents, tes frères et sœurs, tes camarades de classe, tes amis, tes ennemis. Va servir dans la liturgie divine de ton existence, tiens-toi autour de l'autel de ton prochain, et mets-toi à son service, toi qui fais si bien le porte-cierge, le lavabo et le thuriféraire, illumine sa vie par le flambeau de ta bonté et de ton sourire, lave-lui les mains alors tu deviendras peut-être un vrai servant d'autel.

*Intervention faite au cours de la session nationale des référents diocésains des servants d'Autel, en préparation du pèlerinage à Rome 2022*